

LE PLATANE ET LES CHAMPIGNONS

Il est des autoroutes, comme des chemins de campagne, qui se perdent. Quittant Paris par la Porte de Bagnole, passée la sentinelle Mozinor, forteresse grise coiffée d'arbres, vous verrez, après le pont, l'herbe des talus rebelle aux tondeuses courir à l'assaut de l'asphalte ; la déchetterie déborde dans un no man's land où peu à peu la route redevient rue jusqu'aux trottoirs de Pierre de Montreuil. On se croyait parti pour le bout de l'Europe à l'assaut de la campagne vers des villes nouvelles, on se retrouve ailleurs, dans un monde inconnu de tours, de barres et de pavillons – Ruffins, Morillon, Sueur – dont le cœur est habité par les arbres. Si vous tentez de traverser ce monde à pied, à vélo ou en voiture, vous buterez inévitablement au bout de la rue Pierre Brossollette à la bretelle avortée d'une autre autoroute, inaccessible, où les camions disparaissent à flot sous le boyau vert d'un tunnel comme les wagonnets des chenilles dans les fêtes foraines. Si Merlin l'enchanteur avait rêvé une Brocéliande moderne, terre de légendes et de prodiges, c'est là sans doute qu'il l'aurait plantée.

C'est là que se déroule l'histoire fantastique et vraie qu'il me revient aujourd'hui de vous conter.

Du temps des forêts et des châteaux, des Uhlans et des paysans, du temps des sources que seuls connaissent les savants qui prennent les livres pour de la mémoire, je ne vous parlerai pas. Il vous suffira de savoir qu'il y eut en ce pays, comme partout, des seigneurs et des gueux, des maîtres et des valets, ceux qui commandent et ceux qui obéissent, ceux qui frappent et ceux qui encaissent, mais aussi ceux qui refusèrent d'obéir et ceux qui prétendirent rendre les coups qu'on voulait leur donner. L'Histoire passa, tragique et banale, l'histoire vivante qui déborde les pages des livres pour battre au cœur des hommes, au cœur des hommes qui se battent. Je ne souhaite à personne de vivre en un temps où l'héroïsme guette à chaque carrefour, au fond des clairières ou derrière les grilles d'une station de métro. Mon histoire est d'aujourd'hui. Voici les faits.

A la mi-octobre, après un été aussi caniculaire que médiatique et mortel pendant lequel les résidents de la cité Gustave Courbet pestèrent contre la chaleur comme ils avaient pesté contre le froid de l'hiver précédent – il faudrait un jour se décider à faire poser de la laine de verres sous les combles – la pluie se mit à tomber à verse, sans discontinuer pendant deux grands jours. Le soleil revint après la pluie sur le pays de tours, de barres et de pavillons . C'est alors que le jeune Medhi B., employé à l'entretien des parcs et des jardins de la ville, nota, près de la roseraie du parc Montreau, l'apparition de champignons qu'il n'avait jamais vus auparavant. Il en avisa son chef, lequel se plongea dans ses livres et planches mycologiques sans réussir à en découvrir la description, la famille et encore moins le nom. C'étaient de drôles de petits champi-

gnons marrons, de trois à quatre centimètres de haut, au chapeau rond vissé de travers, et d'une texture spongieuse et ferme qui faisait songer au polystyrène mouillé. Ils rendirent un liquide noir et tenace quand on les chauffa dans une poêle. On aurait pu en tirer une teinture à tissus ou une encre pour écrire, mais personne ne se serait risqué à les manger. « Des parasites, conclut le chef. Ils disparaîtront aussi vite qu'ils sont venus. Priorité au ramassage des feuilles mortes. »

Les chefs – et l'histoire vivante qui bat au cœur des hommes en a souvent apporté la preuve – ne sont pas toujours infallibles.

Quelques jours plus tard, non seulement les champignons de la roseraie avaient multiplié, mais il en était sorti de nouveaux au pied du grand platane qui porte, en place des cœurs fléchés chers aux amoureux des forêts urbaines, la plaque du souvenir du convoi des 45000. Le convoi des 45000, pour ceux qui l'ignoreraient, rappelle le combat de 1175 hommes chargés en 1942 dans les wagons d'un train en partance pour Auschwitz-Birkenau. 1056 Ne revinrent jamais.

La prolifération des parasites au pied de l'arbre du souvenir des déportés inquiéta le jeune Medhi B. qui en avisa aussitôt son chef. Lequel s' alarma à son tour et en référa à ses supérieurs. Les chefs ont toujours des chefs au-dessus d'eux et les grands événements doivent remonter jusqu'aux grandes oreilles.

L'affaire fut jugée d'importance. Elle touchait au symbolique. S'agissait-il d'une plaisanterie écologique de mauvais goût ? D'une provocation ? Pire encore, se trouvait-on en face des symptômes d'une maladie la mémoire ? Alzheimer, le vieux platane ? On

discuta, on débattit, on colloqua à grands renforts de naturalistes, biologistes, épidémiologistes, philologistes, mémorologistes, histologistes et platanologistes... On disputa. On s'engueula.

Au nom du « devoir de mémoire », afin de sauver le platane, les « souveniristes » exigèrent que l'on multipliât les manifestations commémoratives, publications, articles et conférences, et que l'on incitât les enfants des écoles à ranimer la flamme du souvenir. En face d'eux, les « oubliionnistes » affirmèrent que c'en était assez. C'en était trop ! On ne pouvait imposer aux vivants de vivre ad vitam aeternam dans le souvenir des morts. Ils arguèrent, en brandissant le nom des rues de la cité le Morillon, qu'on ne saurait grandir harmonieusement encerclé par des déportés, des fusillés, des torturés et des assassinés dans des manifestations d'un autre temps. « Et que certains enfants d'aujourd'hui, dirent-il, croient que les Morillons sont une sorte de petite morille ne nous dérange pas. Cela participe du deuil nécessaire d'une époque révolue. »

Scandale ! Protestations. Injures et noms d'oiseaux qu'aucun oiseau ne mérite ! « Du passé, faisons table rase ! » braillaient les fossoyeurs de la mémoire en référence à des temps plus anciens encore. Lorsqu'ils proposèrent de débaptiser toutes les rues de la cité, on leur rétorqua que la vie n'était pas plus facile dans les grands ensembles qu'on avait affublés de noms de fleurs. Allée des Rhododendrons, passage des Dahlias, boulevard des Forsythias... Sans compter que l'orthographe, qui est la mémoire de la langue, en prenait un sacré coup. De cela, tous durent convenir, et l'on se sépara sans parvenir à proposer la moindre solution.

Pendant ce temps-là, dans le parc Montreau, à la faveur d'un automne alternant les gelées blanches et les redoux, le soleil et la pluie, les étranges champignons poursuivaient leur inexorable progression. Le jeune Medhi B. remarqua que leur présence dessinait à présent une sorte de parcours dans tout le parc. Du platane à la roseraie puis de la roseraie à l'étang, ils remontaient ensuite à la lisière des Castors, comme en procession, en défilé, en manif, allez savoir ! On crut que ce trajet correspondait à celui des joggers et des profs de gym qui couraient dans le parc avec leurs élèves. On fit analyser les chaussures des sportifs dans l'espoir d'y trouver un agent pathogène. En vain. Nike, Adidas, Converse et Puma, pour une fois, n'y étaient pour rien.

On consulta des chimistes, spécialistes des fongicides, qui proposèrent rien moins que de procéder au traitement total du parc au Mycator B52. Cette proposition des adeptes des armes de destruction massive fut unanimement rejetée par les « souveniristes » et les « oubliionnistes » pour un temps réconciliés.

Profitant de ce moment de consensus, on décida de faire appel à un expert. Les chefs des chefs conservent toujours un expert sous le coude avec l'espoir raisonnable que certains problèmes insolubles peuvent finir par trouver leur solution, pour peu qu'on les laisse tranquille.

Après moult débats, concertations, brainstormings, tempêtes de crânes d'œuf, planifications, études et prospectives, le choix se porta sur un homme dont l'absence totale de références et de recommandations attestait la compétence et le sérieux. On ne l'avait jamais vu prédire le retour de la croissance à la télé, jamais entendu à la radio présenter la météo sociale, ni dresser dans les journaux l'horoscope des présidentiables.

Il se prétendait « analyste de l'air du temps » pratiquait « l'aérologie synthétique de proximité » et affirmait que les hommes sont à la fois le résultat et la cause du monde dans lequel ils vivent. Il prétendait que l'air que les habitants d'un quartier respirent en commun leur confère une identité commune et que, par conséquent, l'air qu'ils expirent, tout comme les gaz d'échappement de leurs véhicules, modifie leur environnement. Pourquoi cet air là ne donnerait-il pas naissance à des champignons inconnus ?

Une majorité des responsables jugea en son for intérieur que ce jargon cachait mal sa charlatanerie, mais on était si démuni que cette majorité demeura silencieuse au moment du vote. On signa à l'aérologue un contrat en bonne et due forme pour la réalisation d'un « audit de l'imaginaire, de la mémoire et de l'air des habitants de la périphérie du parc Montreau.

Au lieu de se précipiter sous le platane menacé par la pourriture, l'improbable expert entreprit de longues promenades autour du parc à la recherche de l'air de temps..

Aux Ruffins, les pavillons tournaient le dos à la cité, fenêtres ouvertes sur la campagne urbaine. Les uns, rénovés de frais, se la jouaient province cossue, presque rupins ; les autres sauvages et décrépis de brique et de broc accumulés au bout de leurs jardins mal peignés, se la jouaient Zone Halloween, avec leurs façades borgnes à parpaings scellés et leurs volets ceinturés de lierre, plutôt ruffians. Un peu rupins, un peu ruffians, c'était les Ruffins. Du côté de la rue des Braves et de la rue des Batteries, souvenir des batailles de 70 –1870, quand le drapeau noir flottait sur la commune de Montreuil -, les gens parlèrent à l'aérologue des cultures en dégringolade jusqu'à Fonte-

nay, et des abris de jardins qui avaient poussé comme des maisons vivantes pour accueillir les enfants, génération après génération. Rue Juliette Dodu au nom si doux à débiter, la mémoire se portait comme un charme. C'était plutôt l'avenir qui posait problème, tout au long des friches en attente du passage d'un tramway pas trop pressé.

Remonté dans la cité, on lui raconta l'arrivée des gars du métro et des autobus dans les barres de Port-Royal, l'atelier de peaux de lapins et les odeurs des tanneries. Sur le marché, la charcutière voisinait le marchand d'épices, celle qui vendait du cochon, celui qui n'en mangeait pas, toujours la rose et le réséda... Là aussi la mémoire était fidèle.

Au local du conseil de quartier une femme lui raconta le silence au métro Charonne. Elle y était. « Jusque dans les années soixante-dix, disait-elle, chaque fois qu'une manifestation passait à la hauteur de la station où sont morts les camarades, la foule se taisait et une voix commençait à chanter. « Adieu, camarade... » Ceux qui y sont restés ont leurs noms dans la cité le Morillon.

Sous la sculpture contemporaine à "donf" et symbolique grave qui marque l'entrée de Théophile Sueur, quelques jeunes écoutaient de la musique dans leurs voitures immobiles. Ça sentait un peu triste l'air des temps à venir.

Le lendemain, l'homme arpenta les rues et les allées de la cité le Morillon. Faute de trouver un bistrot où s'asseoir pour discuter, il trouva refuge à la bibliothèque, dans une salle de jeunes et dans les locaux d'une association où des hommes et des femmes venaient apprendre le Français pour commencer ici une vie nouvelle avec une mémoire différente.

Dans la boutique d'un pharmacien transformée en salle de réunion, on évoqua le temps des belettes et des chouettes. Nini tenait l'épicerie. Le boucher s'appelait Colin, mais on ne se souvenait plus du nom du poissonnier. C'était au temps du Far-West et des Sarcelles. Les voyageurs avaient garé leurs roulottes du côté de Fontenay et les Castors construit leurs maisons sans roues sur des terrains dont ils se demandaient aujourd'hui à quel prix ils allaient devoir les payer demain. Avec le temps, les heurs et malheurs de la cité avaient pris la patine des vieilles carte postales. Les rodéos sur la place, le bal du 14 juillet, les bagarres entre bandes, tout cela avait trouvé sa place aux Galeries Nostalgie. C'était chaud, mais on était jeune. Un peu moins vieux que maintenant.

On baissa la voix . Le ton se fit plus grave pour évoquer les vrais drames de la cité, ceux qui ne rentreront jamais au rayon folklore. Trois noyades d'enfants dans l'étang creusé en place du Far-West domestiqué et la mort d'un jeune homme pour une canette de bière au sortir d'une épicerie. On se souvenait du jeune et de ses parents dont la douleur avait su contenir les colères stériles. Ceux-là n'avaient pas de rue à leurs noms, mais ils étaient bien là encore, dans la mémoire vivante de leurs voisins, de ceux qui les avaient connus.

Décidément, que ce soit à la cité le Morillon, aux Ruffins et même à Théophile Sueur, rien ne flottait dans l'air qui aurait pu expliquer l'attaque des champignons contre le platane du souvenir. Bien sûr, il y avait des portes de parking défectueuses, quelques graffitis ici ou là, et la fermeture du bureau de tabac. Bien sûr, on s'inquiétait de va et vient furtifs aux pieds des barres derrière lesquels on supputait des trafics illi-cites. Mais il n'y avait rien là d'exceptionnel. Les temps étaient difficiles. Chacun le sa-

vait. Ce n'était pas d'aujourd'hui. Ceux qui croyaient au ciel travaillaient main dans la main avec ceux qui n'y croyaient pas pour que vivent en harmonie ceux des barres, des tours et des pavillons, rupins ou ruffians, quelle que soit la langue de leur mère, la religion de leur père et la couleur de leur peau. On travaillait à vivre ensemble, ainsi que l'avaient souhaité les 1175 du convoi des 45000, ceux de Charonne et tous les autres dont les noms marquaient les carrefours depuis Babeuf et Louise Michel.

« L'an dernier, s'enflamma une dame, on a fait un beau carnaval. Trois cent cinquante enfants, des Ruffins, de Sueur et des Morillons. Tous ensemble, tous ensemble tous ! tous ! tous ! Ils étaient déguisés en créatures du parc. Pendant trois mois, avec deux vraies costumières, avec les mamans, avec les enfants, avec les écoles et les centres de loisirs, on a tout dessiné, taillé, coupé, agrafé, scratché. Il y en avait partout par terre, ici, aux Ruffins et dans le local. Et des jeunes qui sont venus donner un coup de main pour peindre les banderoles. Il y avait des jongleurs et de la musique, des enfants nénuphars, des enfants feuilles et des enfants champignons. C'était vraiment une belle fête ! »

A l'évocation des enfants champignons, le sniffeur d'air du temps crut enfin tenir une piste. Le local où s'étaient tenus les ateliers de couture était fermé mais la costumière habitait encore la cité. Elle lui raconta comment, deux ans auparavant, elle avait eu l'idée de faire profiter des dames du quartier de ses compétences professionnelles. Mais si elle ne rechignait pas à enseigner la coupe et l'ourlet, il ne lui suffisait pas que les choses fussent utiles. Elle voulait aussi qu'elles fussent belles.

A l'occasion d'une semaine contre le racisme, les enfants et leurs mamans avaient confectionné des costumes du monde entier et les gamins avaient défilé sur la place le Morillon. Les Africains en chinois, les Portugais en écossais, ou les Gaulois en touaregs. Total mixed. Les petites filles n'avaient d'yeux que pour la robe à frou-frou de la danseuse espagnole. Gros succès et reprise du défilé dans le grand hall du Parc Montreuil pour les habitants des autres quartiers. Ensuite, de fil en aiguille, comme on dit dans la couture, l'idée du carnaval avait germé toute seule, anarchique, sans tuteur, comme les herbes folles des friches des Ruffins. Il avait fallu se démener, trouver un local, trouver des partenaires, chercher des sous. On voyait grand, si grand, si beau pour vaincre le scepticisme de ceux qui ont peur de croire, que le rêve avait débordé de l'enveloppe budgétaire. Après la fête, incapable de payer le loyer, la petite association avait mis la clé sous la porte du local.

— Et les costumes, demanda le flâneur curieux ? Que sont devenus les costumes ?

— Les enfants qui les avaient faits les ont gardés. Ils y tenaient beaucoup. Sauf quelques-uns en surplus que nous avons donné à des gens qui n'avaient pas participé à la préparation de la fête. Ce sont ceux-là qu'on a retrouvés le lendemain, abandonnés dans le parc. C'était un peu triste. Les choses n'ont pas la même valeur quand on les fait à votre place...

L'espace d'un instant, l'aéroglogue se demanda combien pouvait valoir une maison de Castor pour un Castor et combien elle vaudrait à la vitrine d'un agent immobilier, mais une idée pointait dans sa tête. Une idée folle, une idée narvalo et pourtant tellement michto si ça se pouvait. Trop de la balle si c'était possible !

Les champignons ! Les costumes champignons, vous croyez qu'ils auraient — pu essaimer dans le parc ?

La costumière avait ri. C'était amusant mais proprement impossible.

Il était tard. La nuit était tombée. Le parc était fermé. Le chasseur de rêves chercha un des multiples passages forcé dans la clôture pour pénétrer à l'intérieur. Maintenant, il lui fallait aller voir en vrai ce qui se tramait à deux pas du musée de l'Histoire Vivante. Il était en train de se glisser entre deux barreaux quand un groupe d'adolescentes le surprit.

— C'est interdit la nuit, M'sieur !

— Je sais, se tortilla-t-il dans le passage mieux adapté à un gamin yougo fame-
lique qu'à un quinquagénaire bien nourri.

— Non, mais c'est dangereux, M'sieur ! Y a des viols et des assassinats la nuit, dans le parc. On entend des cris.

— Ben voyons... Partout on assassine, à tous les coins de rue, c'est bien connu. On le répète assez tous les soirs à la télé...

— Non mais là, c'est pas de la daube. Y a des djins. Y a toujours des djins dans les marais.

— Et la Dame Blanche. Y a la Dame Blanche qui sort du lac la nuit. Si on la voit, elle vous emporte. Sans rire, M'sieur ! le frère de Samantha, il a un copain qui l'a vue !

Génération Harry Potter. Dans un dernier effort, l'homme passa du côté des monstres.

— Merci de m'avoir prévenu. Si vous ne me revoyez jamais, ce sera que la Dame Blanche m'aura emporté. Elle est mignonne, au moins ?

Les gamines pouffèrent en reprenant leur chemin.

Il était seul dans le parc, la nuit tombée, au cœur du quartier où vivent les arbres. Il chercha au sol la trace des champignons. Il faisait si noir qu'il en vit partout. Il remonta la prairie, saoulé d'un silence où chuchotaient des voix étranges. Liquidambar styraciflua, taxidonium distichum, liriodendron tulipifera... dehors, on parlait le montreuillois. Dans le parc, les arbres causaient latin. Allée du convoi des 45000. Une po-tence. Flexion du buste, rotation, élongation, sautez, courez ! courez ! ne vous retournez pas ! Courez ! C'était quoi ces mots gravés sur la pancarte du parcours sportif ? La cor-vée de bois dans les Aurès ? Le dispensaire du docteur du docteur Menguele ? Le brouillard qui tombait le glaça jusqu'aux os. Il voulut croire que c'était le brouillard. C'était la mémoire qui montait du sol avec la nuit.

Au pied du grand platane, les champignons faisaient un rond de sorcière. Il en écrasa un par mégarde.

— Aie ! tu m'as fait mal !

C'était la voix d'une petite fille, graine de fête, sauvageon de carnaval, portée là par le vent. L'homme recula. Effrayé. Bergson, un philosophe, affirmait que l'homme n'oublie rien, que son cerveau garde tout mais que seuls lui reviennent les souvenirs

dont il a besoin, dont il croit avoir besoin. Et si c'était ça le parc Montreau, la nuit ? Ce lieu antique où tout est conservé, en vrac, sans hiérarchie, le souvenir des déportés et celui du carnaval, les peaux de lapins et la clairière de Châteaubriant... Si c'était ça, le grand bordel de la mémoire où tout se mélange et où chacun puise à l'insu de lui-même les souvenirs qui feront son avenir ? Si ce coin de nature au cœur des quartiers était le réceptacle des rêves, le creuset des terreurs des grands et des petits ? Alors, il faudrait croire aux champignons sauvages sortis de l'air du temps, il faudrait croire aux fantômes. Alors, il faudrait croire à la Dame Blanche...

L'homme redescendit la grande prairie du parc vers le lac. L'eau aimante. Le brouillard floutait les roseaux. Un oiseau cria. Il crut voir... Il vit. Ce n'était pas une dame blanche mais une ombre noire qui montait de l'eau, de la nuit et du brouillard. Nacht und nebel. L'ombre d'un homme en noir vêtu d'un long manteau, appuyé sur une canne, les cheveux blancs sous son feutre. Les ailes des canards scandaient sur l'onde le bouroun bouroun des wagons plombés. Nacht und nebel... Nacht und nebel... Nacht und nebel... A nouveau le cri d'un oiseau de nuit comme le tir tendu d'une grenade sur une grille de métro fermée. Le plouf d'une pierre dans l'eau morte comme le corps d'un algérien à la Seine. Il avait déjà vu cette silhouette quelque part. C'était, oui, c'était à la télévision, au sortir d'un tribunal de Bordeaux, Maurice Papon regagnant sa voiture et le relais château où il avait pris pension. L'ancien fonctionnaire de Vichy, l'ancien préfet de police de Paris, promu fantôme avant que d'être mort comme d'autres entrent à la Pléiade avant que de quitter la vie, Maurice Papon dégoulinant de vase sortait du lac

pour sa promenade nocturne. C'était lui, la Dame Blanche des anciens, leur cauchemar que le jour n'éteint pas.

L'ombre remonta à pas lents vers le Musée de l'Histoire Vivante jusqu'au platane du souvenir où l'attendaient les champignons.

— Hé, le gadgié, dicave un peu où tu mets les pieds ! Vas-y, il est ouf, lui !

C'était la voix d'un même, un Boss. Cent mots insolents de gamins jaillirent au même instant. L'ombre se mit à vibrer, saisie de tremblements convulsifs. On aurait dit qu'elle voulait piétiner, arracher, effacer l'injure. L'ombre se tordait, pâlistait sous les rafales, sous les crachats de rire. L'ectoplasme lugubre n'était pas de taille. La lune perçant soudain un nuage effaça le fantôme dans sa lumière de lait. Silence. Le renifleur de cauchemars ferma les yeux. Tout redevint calme. Ça sentait bon l'humus.

Quelques jours plus tard, l'expert en air du temps remis son rapport. Il recommandait à ceux qui l'avaient missionné d'écouter l'avenir pour sauver la mémoire et d'encourager les projets pour fortifier le passé.

« Les boletus civis ruffinosis, morillonorum et sueurensis, écrivait-il, que l'on peut classer dans la catégorie des Bolets citoyens à développement atypique, ne menacent en rien le platane du souvenir. Ce n'est pas de leur prolifération mais du risque de leur disparition qu'il convient de s'inquiéter. » « Le rire est le propre de l'homme », concluait-il en citant François Rabelais, et l'homme le dernier rempart contre la barbarie. »

A la lecture de l'audit, certains responsables estimèrent que c'était un peu cher payé pour apprendre ce que l'on savait déjà. On aurait peut-être mieux fait de financer un carnaval...

© Dominique Lemaire 2003